

ment vague, pieux, plein de charme et de mélancolie, descend dans votre âme et la fait doucement vibrer... O vieux chanteur, où donc avertis-tu trouvé ce mystérieux secret du rythme et de la poésie que le monde aujourd'hui a perdu ? Qui t'avait révélé cette harmonie profonde et sublime de la langue de l'homme, cette musique ineffable des mots ? ...Mais taisons-nous devant ta demeure sacrée, nous ne sommes que des profanes, nous ne sommes que des barbares ; notre voix est confuse, creuse et éteinte, et notre parole est aride et froide comme celle des morts.. Adieu, poète ! Mais que j'emporte pieusement avec moi, dans mon froid pays de prose, une branche de ce laurier qui abrite ton dernier sommeil. Souvent je contemplerai cette branche desséchée ; et alors ma pensée pleine d'amertume et de douleur cherchera à remonter jusqu'à la sphère où tu habites...

"Ame rêveuse et mélancolique, Virgile apparaît à une époque de renouvellement, de transition, un pied sur un monde qui chancelle et l'autre sur le seuil d'une terre nouvelle qui va se découvrir pleine d'énergie et de jeunesse, fécondée par le sang du Christ. D'un côté il touche, par sa poésie, aux temps antiques, et de l'autre, aux âges modernes dont sa muse contemplative avait eu la révélation. Il arrive dans un siècle intermédiaire, placé entre deux civilisations : la civilisation païenne, qui se dissout et se décompose, et la civilisation chrétienne, qui se prépare et s'élabore dans la pensée de Dieu. Par cette position unique, il lie les temps antiques aux temps modernes et donne ainsi la main à Homère et à Dante. C'est un des angles de cette trinité de génie par laquelle l'humanité s'est exprimée.—Ces trois poètes forment donc un triangle qu'aucune force ne saurait détruire. Le temps abaisse les pyramides, mais il consolide et consacre les monuments de la pensée de l'homme, et Homère, Virgile, Dante grandiront et s'élèveront toujours dans leur voyage à travers les siècles.

"Une pensée intime, une force mystérieuse les unit et les lie.—Pris isolément, chacun d'eux est incomplet, parcequ'ils ne représentent séparément qu'une période, qu'une phase de l'évolution de l'humanité. Mais, groupés ensemble, ils forment un tout homogène, une resplendissante unité.—Homère chante la jeunesse des sociétés, les temps primitifs et héroïques ; Virgile, une civilisation mûre, une époque fatale de transition et d'enfance où tout doit tomber et renaître ; et Dante, une ère nouvelle pleine d'avenir, de jeunesse, de sève et de verdure.

"Ce qui vient à l'appui de ce que je dis sur le caractère de transition de Virgile, c'est sa poésie. Elle est, en effet, comme le reflet des deux points extrêmes de l'humanité, des temps primitifs et des temps modernes. Le poète latin a trouvé le premier terme dans les souvenirs des hommes et leurs croyances, et le second, il l'a pressenti, ou plutôt son génie seul le lui a révélé... Cette révélation, ce pressentiment sont incontestables... Ce n'est plus cet héroïsme brutal, ces vertus âpres, rudes et fortes des temps homériques, premiers développemens de l'humanité ; cet enthousiasme de jeunes nations qui se lèvent pour chercher une femme, toutes ces passions, grossières, primitives et terribles qui se développent dans toute leur bouillante énergie pour quelque jouet d'enfant. Virgile reflète et reproduit cette époque ; mais il est au-dessus d'elle. Il se trouve placé dans un milieu tout-à-fait différent, sous des loeurs nouvelles, et ses héros n'ont plus ni la taille ni la rudesse de ceux de l'Illiade ; ce sont les enfans d'une autre civilisation.—Dans Virgile apparaît-

sent des inspirations jusqu'alors inconnues, des caractères neufs ; les tressaillemens maternels, les tendresses paternelles, les affections pieuses, les douces et exquisés émotions du cœur, les joies et les tristesses de l'âme. Il découvre un horizon caché et fait vibrer des cordes ignorées. Il devine l'amour, non cette passion brutale et matérielle du paganisme ; mais ce sentiment nouveau qui va se développer et naître dans la société chrétienne, avec ses délicatesses, ses remords, sa pudeur, ses douleurs, sa chasteté, sa mélancolie, et dont il puise le secret dans les mystérieuses profondeurs de son âme tendre et pieuse.

"Dégagez Virgile de son langage païen, et vous aurez presque un poète de la civilisation chrétienne. Dans la peinture de son enfer, vous retrouverez, il est vrai, Homère, mais vous pressentez Dante. La description des supplices rappelle la fable ancienne ; mais la pensée morale et religieuse est plus haute et plus pure. Le spiritualisme de Platon a pénétré cette société et s'est infiltré dans les vers du poète, et la morale chrétienne qui va se lever sur le monde s'y révèle par je ne sais quel parfum mystérieux et rempli de charme. Son œuvre est comme ces constructions hybrides, monumens de l'indécision de ces siècles incertains et inquiets placés sur les limites de deux civilisations différentes.—Virgile continue Homère et commence Dante.—C'est un miroir à double face sur lequel les deux mondes peuvent se contempler."

Après les jugemens sur les poètes, M. de Sigalas fait des critiques très justes sur les grands maîtres des arts. Ce qu'il fait remarquer surtout en eux, c'est cette inspiration sublime que cette belle terre, ce beau ciel, ces grands souvenirs leur ont communiquée. C'est l'étude admirable de la forme antique animée par le feu céleste du génie moderne, qui a fait de Raphaël le premier au milieu de tant de grands hommes, de ce Raphaël qui, à 27 ans, avait surpassé toute l'antiquité. Voici Phis-toire du grand peintre Ribera, que M. de Tignalis n'a pas oublié au milieu des grands maîtres. Il est impossible de raconter d'une manière plus agréable les commencemens de ce maître de l'art, ses succès et sa fin tragique.

"C'était vers les premières années du dix-septième siècle. Un cardinal qui passait dans un quartier silencieux de Rome rencontra un pauvre enfant, pâle et chétif, qui charbonnait ainsi, mais avec un soin et un amour tout particulier, une dalle du trottoir. Le bon cardinal, touché de la figure intéressante de l'enfant et de la hardiesse rare de son esquisse, l'emmena chez lui et lui donna son palais pour asile. L'enfant, heureux de sa nouvelle position, travailla d'abord avec ardeur et suivit régulièrement les leçons de l'Académie. Mais, au bout d'un certain temps, il se sentit pris d'une lâcheté, d'une insouciance, d'une mollesse qui jusqu'alors lui avaient été inconnues. Il négligeait ses crayons ; le goût de la peinture, l'amour de l'art l'abandonnaient, et il voyait ses facultés naissantes s'enervir et s'éteindre sous une influence fatale dont il eut la révélation. La passion de l'art l'emporta, chez lui, sur cette paresse naturelle à l'homme et dont le germe se développe si promptement dans une vie d'oisiveté et de mollesse.—La misère et la liberté, se dit-il, valent mieux que cette prison dorée. Les marbres de ce palais me glacent et m'écraient ; l'air de la rue est plus tonique et plus purifiant que l'atmosphère factice de ces salons parfumés ; la bonne chère m'abrutit et me tue ; il faut mauvais vivre ici !—Et sans rien dire à personne, un certain soir il s'enfuit comme un voleur du palais où on l'avait

reçu... Il y avait, dans cette jeune âme ramassée dans la rue, une énergie de volonté incroyable ; le génie avec ses tyrannies, avec ses élans et ses aspirations vers la liberté, y fermentait, y bouillonnait déjà dans toute sa force. Cette décision subite et imprévue le prouve assez.

Il prit le chemin de Naples et pénétra, je ne sais comment, dans l'atelier du fougueux et terrible Caravage.—Une fois que le secret de la peinture lui fut révélé, et ce fut bientôt fait, il partit, et s'en fut par l'Italie cherchant le grand air, l'inspiration et des modèles.

Après avoir pendant quelque temps promené sa vie errante et son talent encore inconnu, se trouvant assez habile dans l'art de manier le pinceau, il revint à Naples, où il se maria avec la fille d'un pauvre brocanteur de tableaux. Sa misère était forte grande... Mais un jour, ivre de désespoir, poussé par une idée sordaine, et résolu de marcher hardiment vers la fortune qui se refusait à venir à lui, il se lève de bonne heure et va accrocher son meilleur tableau à la muraille d'une maison de la place. Cette singulière exposition attira l'attention, non seulement de la foule, mais des artistes eux-mêmes, qui furent étonnés de la vérité, de la vigueur et de la hardiesse de cette composition étrange. C'était un saint Barthelemy écorché, et au bas de la toile on lisait ce nom : *Giuseppe Ribera Espanol.*

Le vice-roi acheta ce tableau et nomma Ribera, dit l'Espanolet, peintre de la cour. C'est ainsi que la réputation et la fortune lui arrivèrent. Il faut oser quelquefois forcer la porte lorsqu'on vous refuse l'entrée, et on l'a dit il y a déjà longtemps, la fortune sourit à l'homme audacieux.

Ce pauvre enfant en guenilles qui charbonnait les trottoirs de Rome devint le riche et puissant chevalier de Ribera, le peintre sombre et mélancolique qui ne traduisait que les tristesses, les douleurs, les misères de l'humanité, et qui ne sut voir la vie que sous son côté hideux et repoussant. Il se plaça aussi, par sa fâcheuse influence, à la tête de cette ligne redoutable, jalouse et homicide des peintres napolitains contre les artistes étrangers ; espèce de société secrète et meurtrière, club d'artistes assassins, et dont les menaces terribles firent enfuir le chevalier d'Arpino et Guido Reni. On accuse cette ligne haineuse et sanguinaire d'avoir fait noyer deux élèves de l'intrépide Gossi et mourir de tristesse et de douleur le doux et religieux Dominiquin. On dit que ce saint et noble artiste, âme rêveuse et pleine d'amour, ne put survivre à sa belle fresque, qui tomba en poussière, corrodée par la chaux et le salpêtre que cette société des peintres barbare avait fait jeter dans la préparation dont on devait enduire le mur.

Maintenant, voici comment le ciel punit un jour cet homme cruel et féroce. Ribera avait deux filles ; l'une d'elles avait nom Maria, et le peintre concentrait sur elle toute son affection, tout son amour.

En ce temps don Juan d'Autriche était à Naples ; en se promenant il vit Maria et la trouva belle. Et un soir Ribera, en rentrant chez lui, ne vit plus sa fille ; il la chercha et l'appela en vain... Le prince débauché l'avait enlevée et la tenait cachée dans le palais.

Que faire contre l'audace et la puissance de don Juan ? Comment se venger ?... Impossible... Ribera devora en silence son désespoir et sa douleur. Il se retira dans une simple et petite maison du Pausilype, espérant que la vue de la nature, la beauté du ciel et de la mer finiraient par donner le